

LIQUIDER L'OR

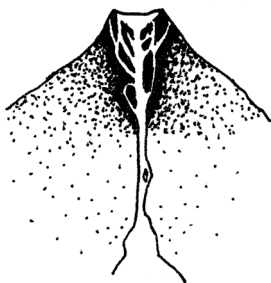
Couverture : dessin d'après M. Tamagno,
Chef du Service de dessin, *Petit Larousse*, 1959

© ÉDITIONS DYNASTES, PARIS, 2021.

VICTOR TARANNE

LIQUIDER L'OR

roman



ÉDITIONS DYNASTES

Il avait avalé sa langue sans parvenir à la chier. Il ne dit rien de tout le trajet jusqu'au cimetière. Moi non plus je ne parlais pas, je n'avais rien à dire. Rien à écrire non plus, sauf que j'étais là pour ça, et encore : à reculons. La mission me semblait d'un ennui mortel jusqu'à ce qu'elle me dépasse et que plus rien ne sorte. Il y aurait tant à dire, c'est effrayant, vertigineux, oui, au-delà.

Et puis ça s'est coincé. Couic, couac. Coincé, voilà. Je n'y serais peut-être pas allé si j'avais su. Sauf qu'il faut changer, c'est important de changer, de ne pas s'ankyloser, d'échapper aux petites habitudes de la vie. La vie qui file bien vite, mais où ? Sploush.

Le contact est venu me chercher à l'aéroport en taxi. Nous étions deux muets qui refusent de se regarder, lui devant, la langue morte, et moi derrière, le regard tourné au-dehors. Un dehors muet lui aussi, impénétrable et transparent. Le taxi roulait à travers les formes inconnues d'une ville où je n'étais jamais allé, où je n'avais jamais voulu aller, un lieu inconnu comme le monde peut l'être parfois pour celui qui s'en détourne, avec ou sans raisons.

Mes raisons à moi concernaient celles et ceux qui vivent. Ils étaient là et elles aussi. Je les voyais avec leurs petits corps décharnés, mobiles comme des cafards, le souffle court parfois. Marche lente, rythmée, cadence d'insectes presque écrasés déjà. Leur temps à eux, à elles, du temps à prendre, une colonie à repeupler, je ne sais pas, ça m'effraie. Je n'étais pas là pour pactiser avec mes semblables ni pour boire un jus de fruit, grignoter un sandwich. Faire du sexe un peu, sait-on jamais. Se divertir ? Oui, pourquoi pas. Et après ? Partir, traîner des pieds, revenir. La mécanique des gens : imperturbable. Et la chaleur... déraisonnable. Sous ma chemise les lourdes gouttes de sueur perlaient de la nuque jusqu'au caleçon, tout trempé. L'air, ce brasier

étouffant les narines, la gorge, le souffle, le corps. Et là, à même la rue, des étals sur lesquels sont vendues des choses. Oui le soleil permettait ceci, laissait cela, la vie dehors au regard de tous, dénudée, oppressante, productive.

Là-bas rien ne m'enchantait et j'aurais inventé n'importe quoi pour rentrer. Cette mission, quel ennui. Donc j'avancais à reculons. Une véritable traînée coulante. Un truc qui colle au goudron, indétachable. Flasque. Je savais le nom du pays, je savais sa langue aussi et puis quelques bouts d'histoires, une guerre ancienne avec l'embêtant voisin du nord. Je savais la littérature de là-bas : Gloria. Une seule écrivaine, une obscure écrivaine. Je l'avais presque oubliée, et pas fini son livre. Il devait traîner dans la poussière. Et elle, Gloria, oubliée au fond du brouillard. Toute raplapla.

Et la morte alors, l'activiste. Elle devait être connue là-bas, ça oui. Elle avait peut-être de la famille ou ce qui pouvait en rester. Ou peut-être était-ce que nous n'avions pas

la notion en partage. Oui, c'était plus que probable. À la cérémonie, sa famille n'était pas venue, tant pis. Mais si elle n'était pas importante alors je n'aurais pas eu à être là, au ralenti dans ce taxi, et plus tard au ralenti sur d'autres routes que j'imaginai déjà éprouvantes.

C'était à moi de la rendre importante alors, cette activiste, la morte, de la faire exister par la plume, sous chaque angle, de la disséquer. Je me doutais bien qu'elle pouvait exister comme un grain de sable quelconque existe sur la plage inconnue d'une crique oubliée. Il y a des personnes qui existent sans qu'on ne les rencontre jamais. C'était pour elle que j'étais là, c'était mon travail. Son temps à elle était fini mais peut-être pas sa lutte, leur lutte. Non, l'envie zéro. Je ne suis pas un sauveur, j'aurais dû être chez moi. Je voulais prendre mes jambes à mon cou, voilà tout. J'avais la sensation qu'on me volait une partie de mon temps. Mais c'est quoi le temps maintenant.

Une femme est assassinée dans un pays qui n'était pas le sien, et cela nécessite de me

faire monter dans un avion pour couvrir le truc ? Quelle drôle d'idée. Il y avait comme un parfum de scandale. Sans parler du patron, qui en a bien profité, qui a saisi l'opportunité, comme il dit. Au fond, je le hais. J'aurais préféré qu'il m'indiffère, tant pis. Est-il mon bouc-émissaire, ou bien dit-il tellement de choses que je voudrais ne pas retenir, je ne sais pas. Il faut des morts dans ce journal, je suis payé pour ça. Au mot près, sans fioritures jamais.

J'écrivais sur des faits divers pour le journal de cette grande ville grise où les nuages s'acharnent à nous briser. J'écrivais sur la mort des autres alors j'avais toujours de quoi écrire, c'était mon métier. Un métier d'avenir. Pas besoin de subventions. Oui, des morts il y en a à la pelle et je ne vois pas comment ça changerait. Un chien, une pute, un migrant, une artiste, un trans, mais jamais un président, ah ça non. Il faudrait pourtant, ça nous ferait des vacances. C'est toujours pour les autres la mort. Toutes et tous à la poubelle de l'Histoire. Des morts mais jamais des activistes. Une mécanique bien huilée, ah ça oui. Ça nous

aide à bien dormir, leurs pancartes en manif et puis leurs jolis sourires. Sur le papier, on ne tue pas des activistes, ça friserait l'immoralité. Sur le papier, ils sont immortels. Des corps déniés dans leur matérialité même.

Si nous voulons survivre, nous devons nous adapter et donc nous diversifier, dit le patron, le regard lubrique et le col de travers. Avant de poursuivre, abject : l'écologie, c'est très à la mode. Il essayait de serrer le poing, un vrai bouffon. Je me demandais si mon doigt n'allait pas s'enfoncer en lui si je le touchais. Je n'ai jamais osé. C'était mon gagne-pain alors il fallait accepter sans sourciller. Et en un sens le respecter, plus ou moins. Le glouton mon patron, colon par procuration. J'étais le seul journaliste de cette rédaction à parler la langue du pays, il n'y avait donc que moi à envoyer. Cette langue, un cadeau dont je me serais bien passé si on m'avait laissé choisir, tiens. Comme le reste d'ailleurs, la famille ceci cela et les emmerdes qui commencent. Mais il avait tout de même réussi à me faire traverser l'océan, ce con. Une sacrée opération qui m'avait transformé

tout à coup en une espèce de missionnaire. C'était un contrat habile, intraitable et bien droit. Un contrat de connard. Et puis le fric, quoi. Moi je m'en tapais de l'écologie, des autres pays, de cette activiste. Je n'avais rien à faire là, dans ce pays en chaleur, à sentir la sueur entre mon anus brisé par le trajet en avion et le siège en cuir de ce taxi, au tout début d'un voyage soi-disant professionnel qui ne m'enchantait pas, mais alors pas du tout.

Le taxi s'arrête. Au loin gisent les grandes tombes immobiles sauf dans les rêves où tout s'agite. Les mêmes rêves où tout s'écroule aussi.

C'est lorsque nous sommes descendus du taxi que Juan s'est enfin débouché. Un type taiseux et imbuvable, surtout lorsqu'il dégaine une phrase. Un type liquide qui traîne avec lui cet odieux tic de se lécher la paume de la main en ronflant par les narines. Je présume qu'il finira noyé dans sa propre bave, englouti et tout bleu, qu'il s'enfoncera sous terre avec tous les autres, asséchés, quasi-rampants, argileux.

Il connaissait la morte. Elle s'appelait Aurelia. Ses parents étaient du pays voisin du nord. Un voisin riche, qu'Aurelia ne connaît pas, mais qui reste encombrant comme une arête au fond de la gorge. À leur décès elle ne rentre pas, elle reste là, dans ce nouveau pays.

A C H E V É D ' I M P R I M E R
P A R X É R O G R A P H I E S U R D E S
P A P I E R S I V O I R E E T H A V A N E ,
D E P L I E R A U C O U T E A U ,
D E R E L I E R A U F I L D E L I N ,
D ' A S S E M B L E R À L A C O L L E À B O I S
E T D E M A S S I C O T E R S U R L E S
T A B L E S D E S É D I T I O N S D Y N A S T E S
4 3 R U E D E M E A U X P A R I S X I X
A U C O U R S D E L ' A U T O M N E 2 0 2 1 .

ISBN : 978-2-9569421-6-0

PRIX PUBLIC : ONZE EUROS

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2021

WWW.DYNASTES-EDITIONS.FR

